Ziglôbitha,
Revue des **A**rts, **L**inguistique,
Littérature & **C**ivilisations
Université Peleforo Gon Coulibaly - Korhogo

La mise en fiction de la guerre civile du Nigéria : le cas de *Half of a Yellow Sun* de Chimamanda Ngozi Adichie

Amara DIABATE
Université Félix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire
diabateamara45@gmail.com

Résumé : Le phénomène social qui a accompagné les cinquante ans « d'indépendance » du continent africain demeure la guerre civile. En effet, de 1955, date du déclenchement de la première guerre civile soudanaise à nos jours, le continent a connu près d'une trentaine de conflits armés pouvant être qualifiés de « guerres civiles ». La guerre civile qui n'épargne aucune région du continent qu'elle soit riche ou pauvre, s'est imposée tout au long de ces cinquante ans de « liberté » comme la forme de conflictualité la plus fréquente en Afrique. Dans une mise en fiction, le texte littéraire y va de son langage rhétorique en mettant à nu les atrocités des êtres humains.
Mots-clés : guerre civile, Biafra, Nigéria, littérature, fiction, sociocritique.

Summary: The fifty years of the independence of the African continent was backed up by the phenomenon of civil war. In fact, from 1955, the year of the breaking of the first Sudanese's civil war until right now, the African continent has known at least thirty army conflicts which are described as "civil war". Developed and underdeveloped, civil war does not dispense any African area and through these fifty years of so-called "freedom", it remained the most conflictual fact in Africa. Literary text, from its fictional perspective, goes with its own rhetorical language in order to unveil humans' atrocity behind this civil war.
Keywords: Civil war, Biafra, Nigeria, literature, fiction, sociocritic.

Introduction

L'année 1960 est un tournant clef dans l'histoire de la plupart des peuples africains. En effet, la majorité des pays africains obtiennent leur indépendance du colonisateur. Dès lors, la gestion des territoires est désormais l'affaire des Africains eux-mêmes. Après quelques années de gestion, certains jeunes États africains sombrent dans le désordre et le chaos. Le Nigéria n'échappe pas à cette observation. Si les historiens ont pu raconter leur vérité sur la guerre civile du Biafra, la littérature n'en demeure pas moins dans cette logique. En tant que canal d'instruction, d'information, elle s'illustre en disant sa part de vérité sur la guerre civile du Biafra. C'est, à juste titre, que Tzvetan Todorov (2007 : 61) affirme : « […], la beauté d'un texte littéraire n'est rien d'autre que sa vérité ». La vérité du texte d'Adichie est de dire réellement ce qu'a été la guerre civile du Biafra et les atrocités qui l'ont accompagnée. Si les travaux critiques sur la guerre civile du Nigéria sont importants, il reste que les origines et les manifestations de celle-ci ont été passées sous silence. Au constat de ceci, la présente contribution,

justement, prend appui sur ce vide en s'attachant à la pensée sociocritique comme l'admet Pierre Vaclav Zima (2000 : 237) pour qui, il faut faire référence aux phénomènes sociaux et historiques à partir du langage.

1. Les origines de la guerre civile

L'une des formes de conflictualité les plus fréquentes en Afrique depuis l'indépendance des États africains est bien le phénomène des guerres civiles. En réalité, elles n'épargnent aucune région du continent africain qu'elle soit riche ou pauvre. À cet effet, les facteurs de conflictualité s'enracinent dans une pluralité de situations. L'histoire démontre que le continent a été objet de convoitise de la part de l'Occident impérialiste. Après la conférence de Berlin, on constate un partage du continent et les conséquences sont amères. Les royaumes et les chefferies sont piétinés au détriment de la création d'une multitude d'États modernes aux frontières artificielles. Autrement dit, les mêmes sphères géographiques sont divisées en plusieurs parties distinctes, intégrant ou dispersant des peuples de mêmes origines. La politique coloniale mise en place est de mettre ensemble des peuples rivaux dans le même espace. Partant de ce fait, le colonisateur s'appuie sur les rivalités ethniques en imposant comme auxiliaires privilégiés du système politique, certains membres de groupes ethniques non qualifiés et minoritaires. Cette politique coloniale impérialiste et honteuse fait partie des nombreuses origines de la guerre civile du Biafra. C'est pourquoi, le personnage de colonel Madou ne manque pas de la dénoncer :

> « The problem was the ethnic balance policy. I was part of the commission that told our Goc that we should scrap it, that it was polarizing the army, that they should stop promoting northerners who were not qualified. But our Goc said no, our british Goc » (p.176).

Ces propos du personnage attirent l'attention de tout critique littéraire du fait que le texte refuse d'exclure la responsabilité de la politique coloniale dans l'instauration d'un climat de division et de haine entre les différents peuples du Nigéria. Le déséquilibre ethnique, c'est-à-dire le privilège des minorités au détriment de la majorité, la polarisation de l'armée et la promotion des Nordistes, comme l'indique bien la phrase déclarative « the problem was the ethnic balance policy », est brandi comme une stratégie pour régner. En opposant le Nord aux autres régions, l'ogre britannique use de stratégies fallacieuses pour instaurer une instabilité. Contrairement à la mission culturelle de l'Occident mise en avant, le texte d'Adichie répond qu'il n'en est rien sauf une parodie d'aventure dont le rôle est d'implanter la médiocrité et la division entre les peuples frères. Et même l'usage du néologisme « British Goc » vient convaincre le lecteur qu'il s'agit bien d'une malversation du gouvernement britannique. C'est « une entreprise d'extermination » comme l'affirme bien Albert Memmi (1985 : 25) qui, dans son

aventure illégitime, a instauré la terreur dans les territoires africains. Pour Adichie, la vérité doit être dite sur l'usurpation et la carence du colon dans la différenciation et la mutilation sociale des peuples colonisés. D'où, son rôle imminent et sans contestation quant au basculement du peuple dans le chaos, l'instabilité et le déséquilibre social. La vérité est immuable et le texte d'Adichie rend responsable l'impérialisme colonial comme l'un des fondements de la guerre civile du Biafra. Si elle (la vérité) est immuable pour le colonisé, Frantz Fanon (1991 :33) ne s'en prive pas de la signifier lorsqu'il affirme : « Aujourd'hui l'indigène révèle sa vérité». De toute évidence, le texte de l'écrivaine de la diaspora est révélateur du spectacle « monstrueux » des manœuvres du colon qui a pour objectif d'asseoir une guerre fratricide au sein du pays.

Il faut dire qu'après les indépendances, la plupart des États modernes africains bénéficient de l'héritage colonial ; un héritage complexe à gérer. En effet, la gestion coloniale était basée sur la violence et la discrimination. Une telle attitude se perçoit dans la gestion de l'État postcolonial. Les pays africains, au lieu de prendre en compte l'aspiration du peuple, ces derniers créent les conditions des problèmes potentiellement dangereux. Ceux-ci se transforment évidemment en des guerres civiles et en des révoltes à caractères sécessionnistes:

> « He gestures to complex problems facing the new country but focuses on the 1966 massacres. The ostensible reasons-revenge for the Igbo coup protest against a unitary the civil service-did not matter » (p.251).

Le tout nouvel État nigérian, seulement six (6) ans après l'indépendance est déjà confronté à des problèmes sérieux et complexes à résoudre, comme le démontre l'usage du groupe adjectival « complex problems ». En réalité, la discrimination à coloration ethnique, régionale et religieuse se multiplie s'est multipliée au sein des populations. Les peuples du Nord s'emparent de tous les privilèges et les postes dans tous les services, laissant de côté les Igbos qui sont une majorité importante dans le pays. Les frustrations accumulées, les Igbos perpétuent un coup d'État en 1966 et la répression est sanglante dans le Nord contre les peuples igbo. Toute personne consciente d'une telle politique maladroite des dirigeants nigérians, comprendrait sans équivoque qu'il (l'État nigérian) est en partie responsable de la révolte qui a conduit à ce coup d'État. Cela fait dire à Antoinette Chalaby Moualla (2017 : 1) ceci :

Depuis son indépendance en 1960, le pays était parvenu à préserver son unité au sein d'une fédération. Mais les Igbos se sentaient exclus de la vie socio-politique et même persécutés par les deux autres principales ethnies, les Haoussa-Foulani (Nord) et les Yoruba (Sud-Ouest).

Voilà qui explique la faillite de l'État Nigérian post-indépendance. Il (l'État) n'a pas su préserver l'unité qui régnait au lendemain des indépendances. Au contraire, à travers ses politiques discriminatoires est né au sein du peuple

igbo un sentiment de frustration et d'indignation. Elles (les politiques exclusionnistes) sont nécessairement des maux de déséquilibre et de la mise en déroute de la cohésion sociale. L'on constate bien que le texte d'Adichie fustige sans détour ce régime « d'exception» nigérian, comme l'écrit Achille Mbembe (2000:48) dans l'éruption et dans l'enveniment de la guerre civile du Nigéria.

Il s'agit de reconnaître également le rôle des dirigeants africains eux-mêmes dans la décadence des pays. En effet, l'acquisition de l'indépendance de la plupart des États africains en 1960 a fait naître des lueurs d'espoirs et une sorte de « liberté » retrouvée du peuple. Les promesses de paix, d'unité nationale, de stabilité et de développement sont en vogue. Cependant, il faut se rendre à l'évidence que cet engouement n'était qu'un mirage, un leurre. Il s'installe, de ce fait, un facteur incontestable : la mauvaise gouvernance. L'on parle alors de la faillite de l'État postcolonial autour des maux comme le clientélisme, la cupidité des élites politiques et la mauvaise gestion des ressources économiques du pays:

> « […] The new Nigerian leaders were too optimistic too ambitious with development projects that would win their people's credibility too naïve in accepting exploitative foreign loans, and too interested in aping the British and talking over the superior attitudes and better hospitals and better salaries long denied Nigerians » (p.251).

On remarque que les discours au lendemain des indépendances sont promoteurs, comme le démontre l'usage de l'adverbe « too » et des adjectifs qualificatifs « optimistic ; ambitious ». Ce qui rend les dirigeants nigérians aussi optimiste, c'est que le colon ne semble plus être aux affaires laissant désormais les frères noirs aux commandes des choses. Les projets de développement sont annoncés. La masse est, à cet effet, dans une liesse d'espoirs. Contre toute attente, le manque d'expérience des leaders nigérians va conduire à une gestion approximative des ressources du pays. Ce qui se perçoit évidemment par l'exploitation du pays par les puissances étrangères et les dettes massives accumulées, empruntées çà et là. Dans une pareille condition, le pays se dirige forcément dans un gouffre sans retour. Une attitude pareille va laisser le peuple dans la misère la plus absolue. Il n'est donc pas étonnant que des frustrations naissent et conduisent aux soulèvements des uns et des autres.

L'écriture d'Adichie est tributaire d'une critique qui s'assume et construit une vérité sur les fins-fonds de la guerre civile du Biafra. Pour ce faire, elle ne manque pas de mentionner la responsabilité irraisonnée des élites universitaires. En réalité, la cirrhose sociale est à un stade avancé, et même les élites universitaires, celles qui sont censées guider la « cité » par leurs connaissances et leurs sens critiques sont, au contraire, dans un mutisme absolu. L'ignorance désœuvrée de ces sachants les empêche de discerner les manœuvres de

propagandes d'un camp à un autre. Odenigbo, cet Universitaire igbo n'oublie pas de le signifier à Miss Adebayo, d'origine yoruba :

> « And what about our university Colleagues in Ibadan and Zaria and Lagos? Who is speaking out about this? They kept silent while white expatriates encouraged the rioters to kill igbo people » (p.214).

Ces propos montrent l'exaspération d'Odenigbo, l'Universitaire igbo face au silence de ses collègues yoruba quant à la répression du peuple igbo dans les villes d'Ibadan, Lagos. Il n'arrive pas à comprendre l'« ignorance acéphale » pour faire référence à Achille Mbembe, (Ibid., 10) et le mutisme grotesque de ces « éclaireurs de la cité ». Ils sont, au contraire, les artisans de la crise profonde dans laquelle toute la nation est plongée. Par ailleurs, leur silence encourage même l'ex-colonisateur à inciter la population aux soulèvements et aux massacres des Igbos. Justement, dans les États africains post-coloniaux, les inégalités sont légions et la léthargie sociale est spectaculaire. Une telle inégalité est calquée sur le modèle colonial ; qui lui-même a instauré une fracture sociale au sein des peuples africains. On constate que les élites universitaires sont le produit et l'idéologie de l'école coloniale. Quoi de plus normal qu'ils collaborent avec l'ex-colonisateur pour écraser et pour tuer leurs propres frères. L'expression pour le dire est le groupe infinitif verbal « to kill igbo people ». Dans une pareille situation, l'ennemi n'est plus l'ex-colonisateur, mais le frère lui-même qui participe au démembrement de la nation.

2. Les manifestations de la guerre civile du Nigéria

La littérature est porteuse de message de grande envergure dans la mesure où elle s'octroie le droit de porter un regard sur l'histoire d'un pays dans toute son ipséité, et ce, à travers un langage qui lui est propre. En effet, la crise humanitaire qui règne durant cette guerre civile se perçoit à partir d'une horreur détaillée. Les blocus terrestres et maritimes de la position biafraise où sont coincées des millions de personnes entrainent une pitoyable famine comme le dit si bien le personnage d'Ovoko : "Then why has Gowon continued to blockade us?"(p.213). Cette phrase interrogative d'Ovoko montre bien l'existence d'un blocus orchestré par l'armée du Général Gowon . Elle est également un cri de désespoir et de lamentation du personnage. Les conséquences d'un tel acte sont indénombrables. La population est désemparée comme le prouve ce cri de détresse d'Ovoko :

> « Nobody is donating much these days. These people keep coming here and asking me for food, and then they star to ask for jobs. You know, they came back from the north with nothing. Nothing? » (p.213).

L'énoncé est révélateur de ce que la situation est sérieuse et critique. Les milliers de populations dans la région du Biafra sont dans une situation calamiteuse suite aux blocus de l'armée nigériane. Les ressources alimentaires et les dons en vivres sont également quasiment insuffisants. Les populations igbo persécutées dans le Nord du pays, viennent se joindre à ceux du Biafra. Un tel déplacement massif crée un surpeuplement sur un territoire restreint. La marque répétitive du pronom indéfini « nothing » vient admettre que les populations biafraises se trouvent au bord du gouffre. Elles sont victimes du sadisme de l'armée nigériane. Il se dégage, par conséquent, un discours à tonalité pathétique ponctuée par le champ lexical de la désolation (keep coming here, asking, nothing). Il cherche à susciter chez le lecteur la pitié dans la mesure où l'effet que cette tonalité produit n'a rien d'une situation illusionniste. Bien au contraire, elle fait part de certains détails réalistes de la guerre civile du Nigéria et de sa symbolique de famine.

La crise humanitaire de la guerre civile est aussi une lecture de la régression morale et de la perversion de l'être humain. La famine prend de l'ampleur et des millions de personnes meurent de faim, de soif et pour couronner le tout, une épidémie s'installe. Les propos d'Olanna édifient tout lecteur: "Gowon […]. He has refused to let the Red Cross bring us food, refused kpam-kpam, so that we will starve to death" (p.340). L'indice est évocateur dans la mesure où il révèle le blocus terrestre et maritime de l'armée nigériane, ordonné par le Président Gowon. Au-delà du sentiment patriotique qui se perçoit à travers la voix d'Olanna, l'on constate aussi un témoignage vivant d'une mère en détresse. Le refus du chef de l'État n'est rien d'autre qu'une volonté manifeste de voir périr le peuple biafrais comme de « vulgaires rats ». Un tel langage transparaît dans la phrase déclarative « so that we will starve to death ». De même, le lexème « death » vient informer le lecteur que la seule alternative qui reste au peuple biafrais face à l'interdiction du convoi humanitaire de la Croix-Rouge, demeure la voie de la mort. Lorsque la détresse est à son paroxysme, seul le langage peut-être facteur de libération des sentiments extériorisés tel qu'il se perçoit par l'usage de l'onomatopée à coloration locale « kpam-kpam ». Cette formule linguistique dévoile le strict refus du Président Gowon à autoriser un couloir humanitaire.

Dans une pareille situation, il y a lieu de constater que les victimes sont en majorité les enfants et les femmes. La folie de cette guerre et son absurdité laissent croire que ceux qui sont censés incarner l'avenir du pays, c'est-à-dire les enfants sont dans une tourmente inexplicable et sont exposés à toutes sortes de maladies à cause de l'irrationalité des hommes en uniforme. Dans le texte, Mama Oji explique que la tragique situation de la famine a fini par créer chez les enfants, une épidémie du syndrome d'Harold Wilson (Kwashiorkor):

If nobody else will say it, then I will: what Adanna has, is Harold Wilson syndrome, ho, ha, Kwashiorkor. The child has Kwashiorkor (p.411).
Tel que présenté, l'énoncé est descriptif du Kwashiorkor qui décime la plupart des enfants sur le territoire biafrais. Il (le Kwashiorkor) est la conséquence des enfants mal nourris. C'est pourquoi, l'emploi des onomatopées « ho, ha » vient démontrer l'ampleur de celle-ci, l'indignation, le désarroi, la désolation et la détresse de Mama Oji face à la méchanceté et à la sottise des êtres humains. Ce silence morbide des uns et des autres est tout de suite réprimandé par cette dernière à travers cette phrase déclarative « if nobody else will say it, then I will ». Elle (la phrase) est la volonté manifeste de Mama Oji de faire savoir à la communauté nationale et internationale que la tragédie est énorme, et que la population du Biafra a besoin d'aide humanitaire. L'on voit bien que la crise du langage qui se dégage ici, est synonyme du martyre des enfants du Biafra. Pour l'écrivain Kenyan Ngugi Wa Thiong'o (1993 : 76), les enfants sont sacrés et quiconque nuit à leurs vies, entrave le développement de toute une société. Le message est clair, ils (les enfants) sont l'avenir et le socle du pays. Sous cet angle, toute l'humanité doit les protéger. Cependant, la place que Ngugi accorde à ces derniers en vue de construire une société meilleure est bafouée par des hommes assoiffés, avides du pouvoir. Ils sont couronnés par un intérêt personnel dans « une nation à la coquille vide » pour faire référence à Michel Neumann (2001 : 112).

Le traumatisme émotionnel et physique des enfants lors de la guerre civile est d'une barbarie absolue. La faim et la soif ont fini par rendre ces enfants chétifs. Certains parmi eux perdent leurs cheveux ; leurs mémoires sont emprisonnées et déracinées par une violence atroce et chaotique. Dans ce crime organisé et ce désordre planifié, les lézards deviennent le repas inespéré des enfants. La nourriture locale comme le gari et l'eau à boire ne sont servies qu'une seule fois par jour : "They chased after lizards. They ate garri and water once a day now instead of twice…" (p.470). La déchéance émotionnelle et physique des enfants est créée par la démence des hommes politiques assoiffés de pouvoir. Leur cynisme et leur rapacité tendent à la déstructuration de ceux qui sont considérés comme « l'avenir » de la nation. Le manque, du moins la rareté du minimum de repas se veut le symbole d'une nation déchue et à genoux. La décadence se résume par la chasse des lézards comme plat de subsistance. Sinon comment peut-on comprendre que la survie des enfants dépend de la consommation de ce reptile ? Si ce n'est pour dire simplement que la situation est un cimetière orchestré qui va bientôt accueillir ces nouveaux locataires. L'usage de l'adverbe de temps « now » vient admettre que la situation des enfants n'est guère reluisante et qu'elle ne semble en aucun cas trouver échos favorable dans cette guerre fratricide. La tonalité ironique dans laquelle l'énoncé se perçoit, dénonce

l'absurdité et la cruauté de la guerre et, dans le même temps, elle incrimine le « vampirisme » et le « cannibalisme » des acteurs étatiques.

Conclusion

En somme, il ressort de cette étude que les dernières décennies du xxe siècle ont fait état d'une Afrique en proie à toutes sortes de maux ; ceux parmi lesquels on trouve les guerres civiles. Le jeune État du Nigéria, à peine indépendant, sombre dans l'un des désastres les plus honteux des dernières décennies. Les causes de cette guerre sont à la fois d'ordre endogènes et exogènes et les conséquences qui s'en suivirent étaient autant cyniques qu'immorales. On voit bien que seule la littérature peut retracer les pas de cette abominable attitude des êtres humains à travers un langage qui lui est propre.

Références bibliographiques

ADICHIE, Chimamanda, 2014, Ngozi, Half of a Yellow Sun, Kachifo Farafina, Lagos.

BARTHES, Roland, 1953/ 1972, Le degré zéro de l'écriture, suivi de Nouveaux essais critiques, Éditions du Seuil.

BOUTHOUL, Gaston, 1951, Traité de Polémologie, sociologie des guerres, Payot, Paris.

FANON, Frantz, 1991, Les Damnés de la terre, Éditions Gallimard, Paris.

GUILLEBAUD, Jean-Claude, 2001, Le principe d'Humanité, Éditions du Seuil.

MBEMBE, Achille, 2000, De la postcolonie. Essai sur l'imaginaire politique dans l'Afrique contemporaine, Karthala, Paris.

NAUMANN, Michel, 2001, Les nouvelles voies de la littérature africaine et de la libération (une littérature « voyoue »), L'Harmattan, Paris.

NGUGI, Wa Thiong'o, 1993, Moving the Centre: The Struggle for Cultural Freedoms, James Currey, London.

TODOROV, Tzvetan, 2007, La littérature en Péril, Café Voltaire, Flammarion, Paris.

ZIMA, Vaclav, Pierre, 2000, Manuel de Sociocritique, L'Harmattan, Paris.